

Dans la statue de la liberté à New York

Melech Ravitch

Numéro 139, novembre 2013

Voix yiddish de Montréal

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70759ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ravitch, M. (2013). Dans la statue de la liberté à New York. *Moebius*, (139), 25–27.

MELECH RAVITCH

Dans la statue de la liberté à New York

Je suis un homme de chair, de sang et d'os
mon âme est amour, rires et pleurs
et toi? Femme évidée, géante de fer
élevant un flambeau dans ta main droite
tu es une statue, ta peau en étain
se hisse sur un squelette d'acier
tes lèvres d'étain n'ont embrassé aucun pain
tes côtes en fer n'ont bercé aucun homme
je t'aime d'un amour jeune, passionné et tendre.
Je t'ai donné trente ans de ma jeunesse, et ma virilité
j'ai attendu ton premier regard.

Je suis un poète, un vagabond, un juif
les marches qui mènent à mon âme sont
les strophes fragiles de mon poème
et à ta tête unique parmi des milliards, à tes pensées
mènent des centaines de marches de fer.
Ton âme est vide; glaciale en hiver, torride en été
comme chaque édifice d'étain.

Et pourtant, il est tellement merveilleux et fantastique
de flâner dans ton âme, jusqu'à se fatiguer, avec des
centaines d'autres, sur tes escaliers
et de chanter une chanson d'amour éclatant de chair et
de sang
pour toi! Dans tes veines de fil et de fer coule la lumière
électrique
au lieu du sang ruisselant
car tu n'es qu'un golem, un monument à la liberté – un
symbole.

Comme tu n'es qu'un golem, un symbole, un monument
à la liberté
j'écris cette chanson, amoureux, les mains tremblant d'une
passion de jeunesse
mes yeux brillent, mon sang brûle.
Crois-moi, femme, quand mes lèvres se pressent, en secret
contre tes flancs d'étain, contre ta gorge d'acier
de telle sorte que personne ne pense ni ne dise :
voilà peut-être un poète, voilà peut-être un esprit confus
cet amour est le fruit d'un sentiment pur
comme le présent poème est une chanson d'amour
une chanson d'amour de simple composition

Car je n'ai jamais aimé ainsi auparavant :
je n'ai jamais aimé une femme
autant que la liberté – car on t'a donné, une fois pour
toutes
le droit d'être son symbole.

Ton flambeau se tourne vers
New York – mais ta lumière brille
dans toutes les contrées du monde
certains te bénissent et d'autres te maudissent
certains t'estiment et d'autres te détestent
certains te respectent et d'autres se moquent
moi, j'aime et je crois, car la malédiction
et la haine ne sont que vent et poussière.

Oh, c'est la vérité, toi, femme de liberté, te voilà aujourd'hui
une femme déchue
et peut-être est-ce pour cette raison que mon amour est
aussi tendre et profond

dans ton ventre en tôle, toi, symbole d'étain
tu portes le nouveau sauveur des mondes.
Ils peuvent bien rire de toi, ils peuvent bien te maudire ;
toi seule lui donneras naissance dans la lumière et dans
la foi.
Tu vas l'élever dans tes mains, ce fils
comme ton flambeau
qui brille aujourd'hui dans le monde entier.

Et celui qui pleure aujourd'hui rira
et celui qui te maudit maintenant pleurera.
Unis et dirigés par cet enfant
Liberté, ta bien-aimée, à toi seule
ton fils unique sauvera le monde,
un fils de l'esprit de tous tes prétendants.
Oh, et que le souffle de cette chanson d'amour –
cet amour rêveur qu'on te porte –
appartienne à l'esprit qui t'a fécondée.

Extrait de Melech Ravitch, « Kontinentn un okeanen », *Literarische Bleter* [« Continents et océans », Cahiers littéraires], Varsovie, 1937, p. 72-74.

Traduit par Chantal Ringuet et Pierre Ancil.